

Une nana pour moi ?

Greg de Bana

Une nana pour moi ?

Greg de Bana, 2022

ISBN : 978-2-494006-00-3

Hiver 2004

Je pensai ma moitié trouvée le jour où je croisai le regard de Loane Jestin. Juste avant celui d'un bondissant lampadaire. La jolie jeune femme aux courbes ensorcelantes, stoppée. Ses yeux éclairant ma déconvenue. Je me relevai.

Ensemble, nous pestâmes contre la municipalité qui préférerait construire plutôt que remettre en état, nous pointâmes les trous apparus sur la chaussée et les trottoirs, devant chaque habitation. Un terrain miné que ce quartier étudiant que je traversais régulièrement, au moins autant qu'elle. Nous nous l'accordâmes, mutuellement.

Une fenêtre de tir s'ouvrit. Non négligée. J'en profitai pour introduire dans la conversation, en usant de formules de politesse, une invitation. Un verre au bar du coin. Rien de plus. Rien de moins.

Je regardai le lampadaire, l'imaginant en signe du destin au cas où elle accepte ce qui ressemblait fortement à un premier rendez-vous. Le début d'une longue et belle histoire d'amour ?

Intérieurement, je promis à la longue plante courbée un bisou pour une réponse positive. Évitaï de lui signifier les conséquences de tout autre choix

retenu par celle qui me maintenait en attente prolongée.

Du suspense, Loane en joua. Plusieurs fois, elle sembla décidée à me déverser sa vérité. Puis se retint. Rigola. Si envoûtante étudiante.

Je me détournai du lampadaire et de mes prières pour ne plus regarder qu'elle, puisqu'elle me le demandait. Son aisance à me balader me rappelait ma maladresse dans le domaine.

Loane Jestin, tout en maîtrise, changea de visage, d'expression aussi souvent qu'elle le jugea utile à aggraver la sensation d'apitoiement régnant chez son sujet, moi, son jouet.

Je la laissais me manipuler l'esprit, m'user jusqu'à la couenne. Lentement, sans oser l'interrompre, sans allié, je me décomposais.

Le lampadaire s'alluma. Loane consulta sa montre et elle me laissa, non sans oublier de répondre positivement à mon invitation. La tension accumulée en moi descendit du même coup, soudain. Des larmes de décompression débordèrent de mes paupières.

Je me félicitai de venir d'obtenir un rencard avec une sympathique demoiselle. Intelligente. Élégante.

Entre les doigts, je roulai puis déroulai le petit bout de papier sur lequel apparaissaient les chiffres du numéro de téléphone de Loane. Puis je pris le lampadaire entre mes bras et l'embrassai. Comme promis. Mais rapidement, car j'aperçus des passants m'observant bizarrement.

J'évitai, pour cette même raison, de parler au mobilier urbain, quitte à moins préparer mon prochain discours, celui qui devait permettre de me mener jusque dans le lit de l'étudiante.

Avant notre premier échange verbal, elle demeurerait une silhouette. Une parmi d'autres que je croisais, que j'hésitais à aborder, moi le timide illustrateur en devenir.

Maintenant le contact établi, Loane Jestin devenait différente. Une vraie personne, une personnalité davantage qu'un physique. Un prénom, un nom, un numéro de téléphone. Un rire, un sourire.

Une adresse à définir ? Quoi que. Son lit pour nous réunir me sembla suffire. Plus qu'à lui téléphoner. Décider d'une date pour ce rendez-vous. Quand l'appeler ? Quand devais-je lui demander de me rejoindre dans un bar. Quel bar ? Quel quartier pour le

bar ? Ce quartier aux trottoirs troués ?

Submergé de questionnements, la panique m'emporta. Momentanément. Je me repris, en me remémorant des flirts du passé, rares mais existants. Que je sus prendre des décisions lorsque nécessaire.

Je réfléchissais à la meilleure option, en me tâtant le menton qui venait d'accueillir trois nouveaux poils, différents du duvet sur mes joues.

Je tapotai. Ça sonna. Loane décrocha. Je balbutiai.

Je définis, malgré tout, les contours d'un tête-à-tête.

Une semaine plus tard, nous nous retrouvâmes, passâmes un agréable moment, ponctué d'éclats de rire.

On rigola des couples mariés, surtout moi.

Je cachais difficilement mon attirance pour elle, le temps de cette soirée.

Été 2006

J'entrai dans le PeknoMarket. Mon oncle Diego m'accueillit aussitôt.

— L'artiste ! Viens-là que je t'embrasse !

L'homme costaud vint vers moi et me serra contre lui, contre sa blouse grise crasseuse ouverte, et contre son poitrail velu.

— Ta femme t'a laissé sortir ? ne put-il s'empêcher d'ajouter.

— Ma femme ? On n'est pas mariés... Qu'est-ce que tu me racontes, là ?

Un ricanement mal contenu surgit de derrière le rayon potages.

Je me défis de l'étreinte. J'avançai de quelques pas et aperçus une dame d'un âge avancé, maigrelette, en train de se cacher la bouche.

Une fidèle cliente, appris-je par Diego, le gérant de cette épicerie depuis maintenant presque dix ans. Madame Vidal, s'appelait-elle.

Je l'observai tenir deux soupes en sachet devant elle, puis les reposer.

Elle s'adressa à moi :

— Jeune homme ?

— Moi ?

— Oui, vous ! Pouvez m’attraper quelque chose ?
C’est trop haut pour moi. Comprenez-vous.

Mon oncle me laissa avec elle.

— Que voulez-vous ? interrogeai-je.

J’enregistrai une précise description d’un aliment convoité.

Sur la pointe des pieds, j’atteignis la commande. Ensuite, me mettant à hauteur de la cliente, je la livrai.

Elle m’en remercia, elle me questionna :

— Vous êtes le neveu du patron, n’est-ce pas ?

— Oui, Madame.

— Georgette ! Mes amis m’appellent Georgette. Appelez-moi Georgette puisque nous allons être amenés à nous revoir. Vous allez travailler ici, n’est-ce pas ?

— C’est en négociation, pour tout vous dire.

Nous nous regroupions, en famille, dans un bureau situé à l'arrière du bâtiment en briques. Une sorte de réunion.

Il me fallait me décider : travailler au PeknoMarket ou ne pas y travailler ?

L'oncle m'accordait un court délai de réflexion.

— Entre Pekno, on va faire du bon boulot ! argumentait-il.

Je me laissais presque convaincre.

— Et ta femme, elle en pense quoi ? demanda mon frère Chico.

Cette question me parut déplacée. Un long silence entre nous envahit la pièce. Accentué par le lancinant tic-tac d'une horloge.

Je rétablis la liaison.

— Ça n'est pas ma femme... Je veux dire Loane, ma copine, ma meuf, qui décide de ces choses-là pour moi, justifiai-je. De rien du tout d'ailleurs. Elle ne décide de rien pour moi. Je me débrouille très bien tout seul lorsqu'il s'agit de prendre ce genre de décisions. Les horaires, les jours de congés, le salaire, on en a parlé.

Un grincement de porte s'ouvrant. Madame Vidal

débarquant.

— Jeune homme ? m’interpella-t-elle. Il est signé ce contrat ? Parce que, voyez-vous, les étagères sont bien trop hauts pour moi ici. Pourriez venir m’aider à attraper quelque chose. Oh ! Trois fois rien. Juste un tout petit quelque chose.

Diego, compréhensif, demanda à la vieille dame de rejoindre la partie magasin, car le bureau restait un lieu réservé à lui et aux membres du personnel.

Elle s’excusa.

Je suivis Georgette. Je pus me rendre compte, un peu mieux, de l’ambiance régnant dans le Pekno-Market.

Lors de cette courte immersion, je relevai les critiques de clients, des pénibles.

Georgette m’apparut comme ma meilleure alliée lorsqu’il s’agissait de connaître les secrets de la boutique. Elle en connaissait les recoins.

Fouineuse, l’oreille traîneuse, elle en savait plus que quiconque, sur les usages et coutumes des habitués des lieux.

Je prenais des notes, sur tout ce qui pouvait orienter mon choix de carrière professionnelle. Du moins, en attendant que mes contacts, dans le milieu de l’édition, se manifestent et me signent des contrats d’illustration.

J’espérais que mes dessins attirent l’attention de professionnels du milieu artistique.

— Ça se passe comment avec votre femme ? m'interrogea Georgette.

— On n'est pas mariés...

— Oh ! Excusez-moi, jeune homme. Je suis trop curieuse, parfois. Souvent. Trop souvent. Excusez-moi.

— Non, ça n'est pas grave. Juste que, il est évident que, les meufs, j'y comprendrai jamais rien. L'actuelle comme les précédentes... comme les suivantes.

— Les suivantes ? s'étrangla Georgette.

— Euh.... C'est que...

— Vous êtes un collectionneur ?... Oh que je n'aime pas ce genre d'hommes. Oh que non !...

— Je disais ça comme ça. On ne sait jamais. Si ça se trouve, je vais rentrer chez moi. Et elle ne sera plus là. Ma Loane que j'adore de tout mon cœur, partie avec un autre mec. Il ne me restera plus qu'à m'en trouver une autre, contraint et forcé. Pas prévu ça. Mais on ne peut jamais savoir ce que la vie peut nous réserver.

Mes paroles la rendirent nostalgique.

Je portai son lourd sac de courses jusqu'à la

caisse. Elle paya. Un taxi la prit en charge, sitôt celle-ci sortie du PeknoMarket.

Je la saluai puis rejoignis mon frère et mon oncle en train de parler, vulgairement, des femmes. Une de leurs spécialités, en période d'affluence moindre au magasin.

Je prenais le bus pour rentrer chez moi, après ma journée de travail à l'épicerie. Huit arrêts et je rejoignais l'immeuble dans lequel je louais un studio de vingt-six mètres carrés.

La bâtisse, une imposante construction en béton. Un rectangle beige clair aux ouvertures vert foncé. D'une toiture pentue se déversait un filet d'eau près de la porte d'entrée, une gouttière endommagée en cause. Je ne m'y attardais pas, aujourd'hui comme la veille ou l'avant-veille.

La main droite en tant que parapluie, je composais mon code. Un bruit métallique signifiait l'accès rendu possible au hall d'accueil.

Je sortais un trousseau de clefs et ouvrais le logement numéro un. Le mien. Donnant sur un jardin. Pas le mien, celui du voisin, celui qui possédait le plus grand appartement de toute la résidence. De source sûre, un de sept pièces. Avec un espace vert et la partie potager adjointe. Des carottes, des navets, des potirons, il s'y cultivait des légumes, de toutes saisons. Quelques résidents des étages supérieurs plantaient leurs semences lorsque l'endroit, une fois bêché, devenait lieu de semis partagé.

Pour cette activité rassembleuse, possiblement conviviale, je recevais des invitations régulières. Les déclinai les unes après les autres.

De ce voisin, je restais méfiant. Trop souriant, ce voisin. Entouré de jolies femmes, souvent. Trop souvent. Celles qui jardinaient et les autres, toutes les autres. En groupe de quatre, de six, de huit. Il remplissait les pièces de son logement de belles gon-zesses, au minimum, un week-end par mois. J'en croisais dans le couloir.

De la lèvre pulpeuse, de la cuisse musclée, j'en observais passer devant chez moi. Sans s'arrêter. Parfois, je récupérais un sourire, léger. Rien de plus. Elles passaient, presque me narguaient puis s'engouffraient au numéro deux.

Depuis des mois, je sortais avec Loane, à présent artiste de rue, ses études mises de côté. Sans pouvoir rivaliser avec certaines des charmantes demoiselles qui se regroupaient dans l'appartement voisin, ma compagne du moment possédait des qualités, physiques et morales. Déjà, elle m'aimait et me le démontrait. Elle se contentait de mon studio.

Loane jonglait devant moi, avec des yaourts. Une nouvelle prestation en préparation. Elle montrait de l'agilité. Elle s'entraînait. Les résultats s'en ressentaient. Elle progressait.

Lors de festivités locales, Loane se donnait en spectacle. Ses représentations mêlaient mimes, crachats de feu, acrobaties diverses. Et bientôt jonglages, comprenais-je. Ou pas. Parce que l'un des trois yaourts manipulés vint exploser sur ma face.

Confuse, elle racla du liquide blanc coulant, d'un revers de la main. Elle lécha le reste, sa langue me chatouillant au moment où elle atteignit le dessus de mes lèvres.

Je pointai la bouche et l'embrassai.

Après, je passais la serpillière.

— On oublie les jonglages ? lui demandai-je, avec

imprudence.

— Et pourquoi ?

Loane n'appréciait pas que je me mêle de la conception de ses spectacles. Je le savais, pourtant.

— Oui, pourquoi on oublierait les jonglages ? me rattrapai-je, tant bien que mal. J'aime bien quand les artistes jonglent lors de leurs spectacles.

— Je ne pense pas que je vais jongler lors de mes spectacles. Pas très original. Tous les artistes le font dans leurs spectacles.

Je la laissai poursuivre.

Elle ajouta :

— Je dois ajouter du jonglage à mon prochain spectacle ?

Elle attendait de moi un avis tranché. J'en redoutais les conséquences. Je la connaissais, Loane. Quand elle se tournait ainsi vers moi.

— Tu comptais jongler avec des yaourts ? tentai-je.

— Idiot !

Me voilà bien avancé. Loane crocha dans le bas de ma veste et me tira vers elle.

— Arrête de faire ton idiot ! Est-ce que je dois ajouter du jonglage à mon prochain spectacle ? J'hésite. Je pensais que ça ajouterait un petit plus, tu vois. Un petit quelque chose, en plus. Entre deux mimes.

— Franchement...

— Franchement ?

— Franchement, fais comme tu veux. Moi, j'ai un

dessin à terminer.

Insatisfaite, Loane me tourna le dos.

— Bon. Je vais demander au voisin. Lui saura me conseiller. Il sait parler aux femmes. Lui, au moins.

— Tu lui parles, à celui-là ?

— Bien sûr. C'est notre voisin. La politesse, tu connais ? À tout à l'heure, Momo !

— Femme ! criai-je, en pensant l'intéresser et, surtout, en pensant la freiner, voire lui donner envie d'enclencher une marche arrière.

Elle s'arrêta.

— Quoi ?

— Femme ! Tu viens ici !

Je la dirigeai vers moi, en bombant le torse, haussant la voix.

— Je suis ta femme ? Tu veux ? interrogea-t-elle.

— Tu viens !

Loane referma la porte qu'elle venait d'ouvrir. Elle semblait sensible au ton employé, une virilité clairement affichée.

— Là on dirait un animal sauvage, me calma-t-elle.

Elle revenait vers moi, mais pour se moquer de moi. Il fallait dire que le rôle du macho, je le maîtrisais mal.

Loane ressentait mon manque d'assurance, au milieu de ce jeu d'acteur débutant.

— Ça te va pas de jouer les machos, jugea-t-elle. Je te connais, Momo. Tu n'as rien d'un macho. Tu es quelqu'un de sensible.

La remarque me perturba. Disait-elle vrai ?

— Crois-moi, j'en connais des machos, continuait-elle. Mais pas toi. D'ailleurs, c'est pour ça que je suis avec toi. Je préfère les mecs sensibles. Les hommes romantiques. Les hommes qui n'ont pas peur du mariage.

Comment le prendre ?